

Sixième séance de lectures poétiques

(25 mars 2023)

Élégie contre les bûcherons de la Forêt de Gastine

Pierre DE RONSARD (1524-1585)

Escoute, bucheron, arreste un peu le bras !
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas :
Ne vois-tu pas le sang, lequel degoute à force
Des Nymphes qui vivoient dessous la dure escorce ?
5 Sacrilège meurtrier, si on pend un voleur
Pour piller un butin de bien peu de valeur,
Combien de feux, de fers, de morts, et de destresses
Merites-tu, meschant, pour tuer des Deesses ?
Forest, haute maison des oiseaux bocagers,
10 Plus le cerf solitaire et les chevreuls legers
Ne paistront sous ton ombre, et ta verte criniere
Plus du soleil d'esté ne rompra la lumiere.
Plus l'amoureux pasteur, sur un tronq adossé,
Enflant son flageolet à quatre trous persé
15 Son mastin à ses pieds, à son flanc la houlette,
Ne dira plus l'ardeur de sa belle Janette ;
Tout deviendra muet, Echo sera sans voix,
Tu deviendras campagne, et, en lieu de tes bois,
Dont l'ombrage incertain lentement se remue,
20 Tu sentiras le soc, le coutre et la charrue.
Tu perdras ton silence, et, haletans d'effroy,
Ny Satyres, ny Pans ne viendront plus chez toy.
Adieu, vieille forest, le jouët de Zephyre,
Où premier j'accorday les langues de ma lyre,
25 Où premier j'entendi les fleches resonner
D'Apollon, qui me vint tout le cœur estonner ;
Où premier admirant la belle Calliope,
Je devins amoureux de sa neuvaine trope,
Quand sa main sur le front cent roses me jetta,
30 Et de son propre laict Euterpe m'allaita.
Adieu, vieille forest, adieu, testes sacrées,
De tableaux et de fleurs autrefois honorées,
Maintenant le desdain des passans alterez,
Qui bruslez en esté des rayons etherez,
35 Sans plus trouver le frais de tes douces verdurees,
Accusent vos meurtriers, et leur disent injures.
Adieu, chesnes, couronne aux vaillants citoyens,

Arbres de Jupiter, germes Dodonéens,
Qui premiers aux humains donnastes à repaistre,
40 Peuples vrayment ingrats, qui n'ont sceu recognoistre
Les biens receus de vous, peuples vrayment grossiers,
De massacrer ainsi nos peres nourriciers.
Que l'homme est malheureux qui au monde se fie !
O Dieux, que veritable est la philosophie,
45 Qui dit que toute chose à la fin perira,
Et qu'en changeant de forme une autre vestira.
De Tempé la vallée un jour sera montagne,
Et la cyme d'Athos une large campagne :
Neptune quelquefois de blé sera couvert.
50 La matiere demeure, et la forme se perd.

Le nom de RONSARD vous évoque aussitôt ses odes et sonnets à Hélène, le ton nostalgique du temps perdu et le développement du thème du Carpe Diem. Comme nous avons déjà exploré ce sujet l'an dernier, j'ai choisi de vous présenter un poème peu connu de ce grand poète de la Renaissance et qui a aujourd'hui pour nous des échos familiers : la préservation des forêts.

Ce « Prince des poètes et poète des princes » qui a eu en son temps le rôle honorifique du Poet Laureate en Angleterre, sorte de poète officiel dont le titre reviendra plus tard entre autres à VERLAINE, MALLARMÉ, COCTEAU et SENGHOR, était le fils d'un chevalier, propriétaire du Château de la Poissonnière, en Vendômois. Il commença une carrière diplomatique à laquelle mit fin une malchanceuse surdité. Il se tourna vers l'étude, découvrit les grands poètes grecs et latins (PINDARE, VIRGILE et HORACE) et se consacra à la poésie, épique (La Franciade) et lyrique (odes et sonnets). Il passa sa vie au service des grands : (Jacques V d'Écosse, le père du futur Jacques Ier d'Angleterre, qui succéda à Elizabeth I et Charles d'Orléans) et organisa un regroupement de poètes nommé La Pléiade dont le but était d'égaliser les poètes anciens et italiens et d'affirmer la valeur de la langue française. Leurs poèmes connurent un immense succès. Parmi ces poètes, le plus connu de nous est Joachim DU BELLAY, dont nous étudierons tout à l'heure un court poème.

Ce célèbre poète de cour que fut RONSARD (en particulier à la cour de Charles IX) fut aussi très attentif à la vie de son temps et à celle de la nature. C'est pourquoi il s'indigna de voir abattre les chênes d'une belle forêt proche de son château, la Forêt de Gastine. Dès le XII^e siècle déjà, les moines avaient commencé son défrichement pour bâtir leur prieuré ; d'autres abattages suivirent, dont ceux décidés par le Duc de Vendôme, contre lesquels RONSARD s'éleva en vain. Il ne reste aujourd'hui qu'une petite partie de l'ancienne forêt, la Forêt de Beaumont-la-Ronce et le Bois de Gâtines, tous deux classés en zone protégée.

Il en fut de même en Angleterre de la célèbre Forêt de Sherwood, où guerroya le mythique Robin des Bois, dont les milliers d'hectares sont aujourd'hui réduits à 400.

1 - Une élégie est un chant de deuil et c'est le deuil des arbres de la forêt de Gastines que RONSARD va chanter. Il s'adresse d'abord au bûcheron pour qui le coup de cognée est un geste de sa vie quotidienne. Il s'adresse à lui sur un ton paternel pour lui dévoiler que son coup de cognée est un acte meurtrier, car le bois de l'arbre est une chair vivante ; mieux encore, elle est habitée par des nymphes, les dryades, et il fait couler leur sang. En tuant des déesses, le bûcheron est plus qu'un meurtrier, il est un sacrilège et participe à la mort d'une nature sacrée ;

en conséquence, il mérite un châtement bien plus sévère que celui réservé à un simple voleur, car la valeur de ce qu'il détruit est inestimable.

2 - À partir du vers 9, le poète s'adresse à la forêt sur un ton à la fois solennel et affectueux et va nous montrer en quoi elle est sacrée : vivante, elle abrite en effet la vie, celle des oiseaux, celle des cervidés qu'elle nourrit, elle fournit par sa majesté (« crinière ») l'ombre bienfaisante, le refuge aux amoureux, aux bergers qui y viennent sur leurs flageolets (sortes de pipeaux) chanter leur amour à leur belle. Le chant des oiseaux, le brame des cerfs, la musique du berger, tous ces bruits mélodieux sont autant de manifestations de la vie de la forêt et en font un havre de paix.

3 - Au vers 17, le poète évoque le désastre que crée l'abattage de ces arbres : « Tout deviendra muet » « Echo sera sans voix » , et ce sera la fin des réjouissances, des célébrations de la vie (Satyres et Pans évoquent une atmosphère de fêtes joyeuses, comme étaient les Bacchanales des Romains). Les animaux, les hommes et les dieux seront partis, la forêt sera nue, deviendra un terrain de labour et souffrira la blessure du soc des charrues que l'homme plongera en son sein.

4 - Au vers 23, cette évocation de désolation et de souffrance amène dans le poème le cri nostalgique du poète au souvenir des jours anciens où lui-même jouissait des richesses de cette forêt, où il éprouva ses premiers élans amoureux, où lui aussi, comme le berger, accorda pour la première fois « les langues de sa lyre » et s'essaya à composer ses premiers poèmes. RONSARD, poète pétri de culture antique et de mythologie, orne son propos de nombreuses allusions à ce monde des dieux, au doux vent Zéphyr, à la lyre d'Orphée, grâce à laquelle celui-ci put ramener son épouse des Enfers, à Calliope, la muse de la poésie épique, la reine des neuf muses, qui le guida dans la composition de la Franciade, à Apollon, le dieu de la beauté et de l'amour dont il reçut les flèches, à Euterpe, la muse de la musique, couronnée de fleurs, au sein de laquelle il « s'allaita ». Cet arsenal mythologique nous paraît aujourd'hui superflu et encombrant mais il reliait alors les poètes à tout un univers sacré et mythologique qui leur était familier. Nous trouvons cette même présence des dieux dans la vie des hommes dans les poèmes du grand poète anglais du XVII^e siècle, John MILTON, dans deux poèmes de jeunesse, L'Allegro et Il Penseroso, par exemple.

5 - Dans la répétition anaphorique du vers 31 : « Adieu, vieille forêt », dans cette adresse affectueuse, s'exprime la douleur sincère que ressent le poète devant sa disparition, devant la perte de sa majesté, du confort qu'elle apportait aux passants qui y trouvaient fraîcheur et repos. Et, à cette évocation, RONSARD retrouve le ton vengeur du début du poème, le ton accusateur devant le massacre des chênes qui, comme

ceux de l'oracle de Dodone en Épire, apportaient par leur bruissement les réponses aux problèmes des hommes. Ce n'est plus seulement au bûcheron que s'adresse cette accusation, mais à tous ceux qui participent à ce sacrilège, qui ont ordonné aux bûcherons d'accomplir ce forfait. « Peuples vraiment ingrats ». C'est de fait l'humanité de son temps que RONSARD accuse de n'avoir pas su ni vu que les arbres étaient nos « pères nourriciers » et leur ignorance, il la traite de grossièreté, c'est-à-dire d'absence de jugement et de sagesse.

6 - Enfin, au vers 43, dans un dernier mouvement, le poète tente de trouver une consolation à sa douleur, constatant que le malheur vient de ce que la confiance que l'homme peut mettre dans l'homme sera toujours trahie. En prenant les dieux à témoins, il fait appel à une philosophie antique pour laquelle l'univers est toujours fait de la même matière, mais d'une matière qui change de forme, que la mort ne serait qu'apparente, puisque la vie se perpétuerait sous d'autres formes. Cette philosophie est sans nul doute la philosophie épicurienne, qu'épousa aussi LUCRÈCE et qu'il exposera dans son *De Natura Rerum* et avec lui bien d'autres philosophes. Il nous en donne quelques exemples : la vallée du Tempé, qui pour les Grecs était la vallée du bonheur, deviendrait une montagne et qu'inversement les cimes des Météores, dont le Mont Athos au sommet duquel méditent les moines, seraient une « large campagne » ; le vaste océan, le domaine de Neptune, pourrait devenir un immense champ de blé.

Il semble bien que cette « véritable philosophie » n'est pour RONSARD qu'un leurre qui cherche à le consoler de la perte des êtres chers et le dernier mot du poème est : « perd ». La voix du poète est la seule qui prolonge l'Echo qui s'est tu, le flageolet du berger disparu et la lyre que lui-même jouait dans sa jeunesse, elle aussi perdue.

Heureux qui, comme Ulysse... Joachim DU BELLAY (1522-1560)

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son aage !

Quand revoiray-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée : et en quelle saison
Revoiray-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup d'avantage ?

Plus me plaist le séjour qu'ont basti mes ayeux,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaist l'ardoise fine,

Plus mon Loyre Gaulois, que le Tybre Latin,
Plus mon petit Lyré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur Angevine.

Joachim DU BELLAY naquit au château de la Turmelière, à Liré, en Anjou. Orphelin à l'âge de dix ans, de santé fragile, il fut négligemment élevé par son frère aîné. En 1546, il rencontra RONSARD à l'Université de Poitiers et le suivra poursuivre ses études à Paris. Ils décidèrent de fonder un groupement de poètes, dont nous avons déjà parlé, la Pléiade, et il rédigea pour le justifier « La Défense et Illustration de la Langue Française ». En 1553, il accompagne son cousin, le cardinal Jean Du Bellay à Rome où, pris par des tâches diplomatiques, il s'ennuie et compose un ensemble de sonnets : « Les Regrets ». Au bout de quatre ans, il retourne en France, malade et sourd, et demeure à Paris chez un ami. Le 1^{er} Janvier 1560, il meurt d'un AVC, Rue Massillon et est inhumé dans une chapelle de la cathédrale Notre-Dame de Paris.

Ce fut une vie courte et plutôt triste, dans laquelle la poésie vint à son secours et nous permet aujourd'hui d'apprécier la finesse de ses vers. Le sonnet que je vous propose, le 31^e du recueil des Regrets, est assurément le plus connu de ses œuvres. C'est un sonnet de facture très classique dont l'agencement des rimes n'enfreint pas les règles acceptées du sonnet depuis la Renaissance italienne et le modèle pétrarquiste, importé en France par Clément MAROT : abba, abba, ccd, eed, lesquelles sont un mélange de rimes masculines et féminines ; les vers ont une césure régulière, les enjambements y sont nombreux (v.4, 6,8).

Le poème traite d'abord du thème du voyage, avant de prendre une tonalité plus lyrique et élégiaque. La culture humaniste de DU BELLAY lui fait inévitablement évoquer les plus célèbres voyages de l'Antiquité et de la mythologie, lesquels ne furent pourtant pas, ni l'un ni l'autre, des voyages agréables mais des aventures pleines de dangers et d'obstacles. Les deux voyageurs, Ulysse et Jason, ont affronté la mort et ne sont revenus qu'avec l'aide des dieux de voyages qu'ils n'avaient pas spécialement voulu faire. (Ulysse fut obligé d'accompagner Ménélas dans son expédition troyenne et Jason dut se lancer à la conquête de la Toison d'Or pour reconquérir son trône) .Aucun n'a pu goûter le bonheur de vivre ses vieux jours auprès de ses parents. Ce que retient le poète de leur voyage ce sont les leçons qu'ils en ont tirées et l'expérience qu'ils y ont acquise et qui les a rendus « pleins d'usage et de raison ». De son exil d'ennui à Rome, c'est cela seul que le poète veut retenir : son séjour à lui ne lui a apporté que lassitude et regret et il envie ceux pour qui le voyage fut une aventure enrichissante, car pour lui, comme pour BAUDELAIRE

C'est un « Amer savoir, celui qu'on tire du voyage »

(Le Voyage)

Le rappel de cet ennui et de cette lassitude l'amène à songer à sa propre expérience, qui n'est que désir encore inassouvi : celui de rentrer

chez lui : « Home, sweet home » comme disent les Anglais. Et le ton du poème devient nostalgique et d'un lyrisme plaintif : « Quand ? » le futur des verbes montre que cette question n'a pas encore de réponse, « Hélas ». Le village, la cheminée qui fume, la pauvre maison sont encore dans un pays de rêve. Et ce rêve n'est pas un rêve de grandeur, mais le rêve d'une vie humble, douillette, intime, dans sa famille, dans son pays, la France dont il a dit par ailleurs qu'elle était « la mère des arts, des armes et des lois ». Dans un autre sonnet, il écrit aussi :

Et je pensais aussi ce que pensait Ulysse
Qu'il n'était rien plus doux que voir encore un jour
Fumer sa cheminée, et après long séjour
Se retrouver au sein de sa terre nourrice

Cette notion de « terre nourrice » est fondamentale, car c'est elle qui lui apporte « l'usage et la raison ». Oubliés Ulysse et Jason et leurs violentes épopées. Le monde auquel il aspire est fait de tendresse et d'amour, (mon village, ma maison, mon Loir) de traditions aussi et d'histoires, de celles que l'on raconte au coin du feu, dans la tiédeur d'une cuisine campagnarde. Là, tout n'est pas luxe, calme et volupté, mais douceur, élégance, harmonie. C'est un monde où coule une languide rivière, le Loir, où les vallons sont arrondis, où les toits des maisons sont d'un bleu assourdi, celui de fines ardoises du Pays d'Anjou. Point de palais « au front audacieux » (dont la diérèse augmente l'audace), de marbre, de grandeur, d'arrogance, mais l'humble petitesse des choses familières et le sentiment de partager un bonheur simple mais authentique.

Par ses allitérations et ses assonances, le poème nous fait sentir et entendre la différence entre les deux mondes qu'évoque DU BELLAY : pour Rome, la dureté des dentales de « Tibre, marbre, latin », pour l'Anjou, la douceur des liquides et sifflantes de « ardoise fine, douceur angevine, Liré » et cette opposition est toujours marquée à la césure du vers dans un balancement contradictoire, le premier hémistiche évoquant la splendeur de Rome et le second la douceur du pays angevin.

Le poème est chargé d'une émotion sincère et nous emplit de compassion pour ce jeune homme éloigné de tout ce qu'il aime sans savoir s'il le reverra un jour et, à ce titre, mérite sa célébrité.